XII

GENÈSE ET ORIGINALITÉ DU STYLE SYNONYMIQUE DANS LES *SYNONYMA* D'ISIDORE DE SÉVILLE

par Jacques ELFASSI
Maître de Conférences à l'Université de Metz

SOMMAIRE. — *Le style synonymique qui caractérise les* Synonyma *d'Isidore de Séville a probablement pour origine un exercice scolaire, dont on conserve d'autres témoignages ; mais d'un exercice* ***grammatical****, Isidore a fait un ouvrage de* ***spiritualité****. Cependant, l'équilibre encore classique entre variété et mesure, l'importance de certaines figures comme la synonymie, l'anaphore et l'homéotéleute prouvent que l'auteur n'a pas sacrifié la* ***rhétorique*** *à son dessein* ***didactique*** *: au contraire, il a mis les moyens de la rhétorique antique au service de la morale chrétienne.*

EPITOME. — *El estilo sinonímico que caracteriza los* Synonyma *de Isidoro de Sevilla tiene probablemente como origen un ejercicio escolar, de que conservamos otros testimonios ; pero de un ejercicio* ***gramatical*** *Isidoro hizo una obra de* ***espiritualidad****. Sin embargo, el equilibro todavía clásico entre variedad y mesura, la importancia de algunas figuras como la sinonimia, la anáfora y el homeotéleuton prueban que el autor no sacrificó la* ***retórica*** *a su propósito* ***didáctico*** *: al contrario adoptó los medios de la retórica antigua al servicio de la moral cristiana.*

Isidore de Séville, qui vécut de 560 environ à 636, est surtout connu aujourd'hui pour ses *Etymologiae*, considérées comme l'un des monuments encyclopédiques de la culture médiévale [1]. L'importance de cette œuvre a éclipsé le reste de l'œuvre isidorienne ; cependant, bien que moins célèbres aujourd'hui, ses *Synonyma* connurent aussi un succès considérable au Moyen Âge, comme en témoigne notamment le nombre de copies manuscrites qui en sont conservées (plus de cinq cents) [2].

1. Sur Isidore de Séville, les deux meilleures introductions sont celles de M. C. DÍAZ Y DÍAZ, *Introducción general*, dans *San Isidoro de Sevilla. Etimologías*, éd. J. OROZ RETA et M. A. MARCOS CASQUERO, Madrid, ²1993, t. 1 (Biblioteca de Autores Cristianos, 433), p. 1-257 ; et J. FONTAINE, *Isidore de Séville. Genèse et originalité de la culture hispanique au temps des Wisigoths*, Turnhout, 2000. Le choix du titre de cet article, évidemment inspiré du titre de l'ouvrage de Jacques FONTAINE, voudrait être un hommage à ce maître incontesté des études isidoriennes.

2. L'édition qui fait référence est encore celle de F. ARÉVALO, *S. Isidori Hispalensis episcopi... opera omnia*, Roma, t. 6, 1802, p. 472-523 (reprise dans PL 83, 625-668). J'ai réalisé une édition critique de l'œuvre dans le cadre de ma thèse de doctorat : *Les* Synonyma *d'Isidore de Séville : édition critique et histoire du texte*, Paris, 2001 (thèse de l'EPHE-IV[e] Section), édition qui devrait être publiée dans le *Corpus Christianorum*. Dans la suite du présent article, les citations de l'ouvrage seront faites d'après mon édition, où est reprise la capitulation de F. ARÉVALO. Je serai parfois obligé de signaler des divergences entre les deux recensions du texte, que j'ai appelées Λ et Φ (voir plus loin notes 11, 15, 42, 43 et 68), mais comme toutes deux sont probablement authentiques, cette distinction n'a que peu d'importance pour l'analyse stylistique ; sur ces deux recensions, voir J. ELFASSI, *Una edición crítica de los Synonyma de Isidoro de*

Les *Synonyma* sont divisés en deux livres : le premier livre est un dialogue entre l'homme et la raison, grâce à laquelle l'homme pécheur renonce au péché, et le second est un véritable manuel de morale, dans lequel la raison donne à l'homme de nombreux préceptes. L'une des particularités essentielles de cette œuvre est sa forme même, qui explique son titre : une succession de phrases synonymiques y expriment la même idée et leurs structures syntaxiques sont souvent parallèles. J. Fontaine a montré que ce style si particulier, le style synonymique, n'a pas été créé par Isidore *ex nihilo* : il est en effet l'héritier d'une double tradition, à la fois biblique (principalement psalmique) et patristique (notamment augustinienne et grégorienne) [3]. Néanmoins, à côté de cette filiation à la fois patristique et liturgique, J. Fontaine signalait une autre source possible de la forme synonymique, nullement incompatible avec les précédentes d'ailleurs : la tradition grammaticale antique [4]. C'est cette dernière hypothèse que je voudrais développer ici. Il faut donc, pour comprendre la genèse du style synonymique, comparer les *Synonyma* aux autres listes conservées de phrases synonymiques ; alors seulement, il sera possible de percevoir l'originalité d'Isidore et d'apprécier l'usage personnel qu'il a fait de ce nouveau style.

Isidore indique explicitement, dans sa préface, l'origine de la présentation (*formula*) des *Synonyma* : « Il vient de me passer entre les mains certain opuscule qu'on appelle *Synonyme*, dont la présentation a persuadé mon esprit de composer une sorte de lamentation pour moi-même et pour les malheureux, en m'inspirant, bien sûr, non pas du style de cet ouvrage, mais de ma propre prière » [5].

À quoi cet opuscule pouvait-il ressembler ? Comme l'avait déjà noté F. Dolbeau [6], les *Synonyma* sont apparentés aux listes de phrases synonymiques dont l'un des rares exemples conservés est celui des *Glossulae multifariae idem significantes* qui font partie de l'*Ars grammatica* de Charisius (IV^e^ s.) [7]. De fait, leur parenté avec les *Synonyma* est manifeste, notamment dans les passages suivants [8] :

Sevilla : primeras conclusiones, dans *Actas del III Congreso Hispánico de Latín Medieval*, éd. M. Pérez González, León, 2002, p. 105-113 ; et surtout Id., *Les deux recensions des* Synonyma, dans *La edición crítica de las obras de Isidoro de Sevilla. El problema de las recensiones múltiples. Actas del Seminario celebrado en la Universidad Rey Juan Carlos (Instituto de Humanidades) y la École des Hautes Études Hispaniques (Casa de Velázquez) de Madrid los días 14 y 15 de enero de 2002*, éd. M^a^. A. Andrés Sanz, J. Elfassi et J. C. Martín, Madrid, à paraître.

3. Voir J. Fontaine, *Théorie et pratique du style chez Isidore de Séville*, dans *VChr*, 14, 1960, p. 65-101 ; Id., *Isidore de Séville auteur 'ascétique' : les énigmes des Synonyma*, dans *StudMed*, 6, 1965, p. 163-195 ; Id., *Les trois voies des formes poétiques au VII^e^ siècle latin*, dans *Le septième siècle : changements et continuité. Actes du colloque bilatéral franco-britannique tenu au Warburg Institute les 8-9 juillet 1988*, éd. J. Fontaine et J. N. Hillgarth, London, 1992, p. 1-24.

4. Id., *Isidore de Séville auteur 'ascétique'*... (art. cité), p. 188-189 ; et *Les trois voies*... (art. cité), p. 16.

5. *Venit nuper ad manus meas quaedam scedula, quam Sinonimam dicunt, cuius formula persuasit animo quoddam lamentum mihi uel miseris condere. Imitatus profecto non eius operis eloquium, sed meum uotum* (I, 3).

6. F. Dolbeau, *Recherches sur le* Collectaneum Miscellaneum *de Sedulius Scottus*, dans *ALMA*, 48-49, 1988-1989, p. 59-64.

7. Éd. K. Barwick, *Flauii Sosipatri Charisii artes grammaticae libri V*, Leipzig, ^2^1964 (= ^1^1925), p. 408-412. Quelques-unes de ces *glossulae* (notamment les trois qui sont citées ci-dessous) ont été partiellement traduites par P. Monat, *Exercices de latin*, Paris, 2002, p. 42 et 44.

8. Cette ressemblance prouve qu'Isidore avait à sa disposition des listes de phrases synonymiques comparables à celles que transmet Charisius, mais non que celui-ci est la source directe du Sévillan. C.

Festinemus. Celeritatem res exigit. Mature facto opus est. Morantes non capis. Properandum est. Festinato opus est. Confestim agenda res est. Dilationem non patitur. Extrahendum non est. Celerandum est. Opus est ut sine mora fiat. Perniciosa res est tarditas. Incumbendum est. Quam ocissime agendum est, quam celerrime (p. 409 l. 1-7) [9].

Miserere infelicium. Succurre miseris. Succurre calamitosis. Aerumnosos subleua. Adiuua eos qui premuntur aduersis. Succurre oneratis malis. Succurre iis qui obruti sunt miseriis. Humanitatem moue. Ante fortunae iniuriam prohibe. Defende innocentiam. Iacentibus manum porrige. Redde summersis humanitatem. Reuoca ab interitu deuictos. Erige opertos malis. Releua infortuniosos. Eripe aerumnis oppressos. Protege aduersus fortunae crudelitatem (p. 410 l. 24-32) [10].

Scio quid sit in re. Quid agatur non ignoro. Non me praeterit. Conpertum habeo. Satis exploratum est. Perspicuum habeo. Non est mihi occultum. Non latet me. Satis cognitum est mihi. Penitus rem noui. Consideratum est mihi negotium. Celatum a me non est. Obscurum mihi non est. Oculis meis obiectum est. Clam me fieri non potest. Nulla detinet latebra. Inuigilo rei. Rem non dissimulo. Non est mihi obreptum (p. 411 l. 30-p. 412 l. 2) [11].

F. Dolbeau a attiré l'attention sur une autre liste de phrases synonymiques, aujourd'hui perdue, mais citée au IX^e^ siècle, sous le titre de *Glosa consentanea*, par Sedulius Scottus dans son *Collectaneum Miscellaneum*, et qui présente elle aussi des parallèles très étroits avec les *Synonyma*. « Les coïncidences sont trop nombreuses pour être le fruit du hasard. Mais dans quel sens convient-il d'établir la relation de dépendance ? » [12] Est-ce Isidore qui dépend de la *Glosa*, ou l'inverse ? Ou bien encore se servent-ils d'une source commune ? Il est malheureusement difficile de répondre à cette question essentielle à notre propos, car on ne connaît la *Glosa consentanea* que de seconde main, par l'intermédiaire de Sedulius Scottus, et de façon très fragmentaire : si l'on avait conservé l'original, on aurait sûrement une base plus solide pour la discussion. Essayons néanmoins d'apporter des éléments de réponse.

F. Dolbeau émet l'hypothèse que c'est Isidore qui dépend de la *Glosa* et non l'inverse, et il produit trois arguments en faveur de sa théorie :

1° « la *Glosa consentanea* [...] paraît un sous-produit de l'École antique, analogue aux *Glossulae multifariae*, non une création du haut Moyen Âge » (p. 61) ;

Codoñer, *Isidorus Hispalensis. De Differentiis I*, Paris, 1992, p. 388, a indiqué que Charisius « est un auteur dont l'utilisation par Isidore est presque toujours plus que douteuse ».

9. À rapprocher de *Syn.* II, 63 : *Nihil ex praecipiti magnum. Consilii mora melior est. In rebus autem certis bene agendi tarditas remoueatur a te, tolle moras, in crastinum nihil differas. In bonis dilatio nocet, in id quod expedit differre inpedit.*

10. Pas de parallèle précis avec les *Syn.*, mais la synonymie *misereri / succurrere* se trouve aussi en I, 15 ; *infelix / miser* en I, 19... Voir aussi I, 5 : *Circumdatus sum enim malis, circumseptus aerumnis, circumclusus aduersis, obsitus miseriis, opertus infelicitate, oppressus angustiis.*

11. Voir *Syn.* I, 39 (Λ) : *Iam pro certo scio, iam certum habeo, iam me non latet. Manifestum mihi est, satis mihi est cognitum, perpensum mihi est satis, iam exploratum est mihi, occultum iam mihi non est, iam non est mihi ambiguum, iam non est mihi absconditum.*

12. Art. cité, p. 63.

2° « Isidore [...] reconnaît, dans le prologue des *Synonyma*, avoir puisé son inspiration formelle dans un ouvrage scolaire » (p. 63) ;

3° « le vers 978 des *Adelphes* (*di tibi... omnia optata offerant*) est mieux conservé dans la *Glosa* (*Deus tibi optata omnia offerat*) que dans les *Synonyma* (*Deus tibi optata tribuat*), ce qui exclut toute possibilité d'une antériorité isidorienne » (p. 64).

Ces arguments n'ont pas tous le même poids. Le second, en particulier, est faible (F. Dolbeau, du reste, ne l'a employé que comme argument *a fortiori*) : la préface des *Synonyma* indique seulement qu'Isidore puisa son inspiration formelle dans un ouvrage scolaire, mais nullement que ledit ouvrage était la *Glosa consentanea*. La référence aux *Adelphes*, plus convaincante, n'est cependant pas irréfutable : les œuvres de Térence [13] étant très diffusées et bien connues dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, il est parfaitement plausible que l'auteur de la *Glosa*, s'il est postérieur à Isidore, ait pu corriger de lui-même la phrase de son modèle ; Sedulius Scottus, lui aussi, a pu intervenir et rendre à la sentence sa forme térencienne. Plus généralement, comme on l'a déjà dit, ce genre d'argumentation est difficile, car le texte de la *Glosa* ne nous est pas connu directement (il l'est seulement par l'intermédiaire du *Collectaneum Miscellaneum*), et de toutes façons, même si l'on suppose qu'Isidore avait entre ses mains la *Glosa*, on ignore quelle version il possédait (en effet, les textes scolaires sont fluctuants).

Le premier argument, d'ordre historique, est assez probant. Mais est-on sûr de bien connaître l'histoire des manuels scolaires de l'Antiquité ? On a conservé très peu de répertoires synonymiques semblables à la *Glosa consentanea* ou aux *Glossulae multifariae*. Peut-on affirmer avec certitude que ce type d'ouvrage ait disparu après le VII^e^ siècle ? Et pourquoi l'auteur d'un répertoire de synonymes entre le VII^e^ et le IX^e^ siècle n'aurait-il pas emprunté à Isidore ? Bien qu'il appartienne à un genre différent, il subsiste au moins un ouvrage scolaire qui a emprunté à l'opuscule isidorien plusieurs séries synonymiques : c'est le *Colloque* XXVIII d'Ælfric Bata (fin X^e^-début XI^e^ s.) [14].

Certains indices semblent donc suggérer que la *Glosa consentanea* est la source d'Isidore, mais ils ne sont pas irréfutables. Un argument pourrait même inciter à penser que c'est au contraire Isidore qui est la source de la *Glosa*. Isidore, dans les *Synonyma* du moins, est peu servile à l'égard de ses sources. Comme nous le verrons plus loin, même lorsqu'il copie mot pour mot son modèle, cet emprunt est toujours limité à une ou deux phrases. Or il serait étonnant que le seul texte qui fasse exception, le seul qu'Isidore ait choisi de copier servilement, soit la *Glosa consentanea*. En effet, voici la comparaison entre la *Glosa* (XXXVI.5) et les *Synonyma* I, 56, dont les deux textes sont presque rigoureusement identiques :

13. Ou celles de Plaute, car la phrase *di tibi... omnia optata offerant* se trouve aussi dans les *Captifs*, v. 355.

14. Voir S. Gwara, *Latin Colloquies from Pre-Conquest Britain*, Toronto, 1996 (Toronto Medieval Latin Texts, 22), p. 16-17.

Synonyma I, 56	*Glosa consentanea* XXXVI.5
Deus tibi omnia optata tribuat, Deus uotis tuis faueat, Deus uotorum te conpotem faciat, Deus uoluntatem tuam in bonum perficiat, Deus uota tua confirmet, Deus uotis tuis suffragetur, Deus tibi quod optas concedat, Deus tibi uota tua accedere faciat, omnia Deo fauente agas [15]	*Deus tibi optata omnia offerat, Deus uotis tuis faueat, Deus uotorum bonorum te compotem faciat, Deus uota tua confirmet, Deus uotis tuis indulgeat, Deus uotis tuis suffragetur, omnia Deo uolente peragas*

Cependant, cette argumentation peut à son tour être contestée. En premier lieu, la servilité de l'auteur à l'égard de sa source est toute relative : si l'on admettait que la *Glosa* est le modèle de *Syn.* I, 56, on devrait noter qu'Isidore a remplacé *offerat* par *tribuat*, qu'il a supprimé la sentence *Deus... indulgeat* et qu'il a ajouté *Deus... perficiat* (les deux phrases propres à la recension Λ devraient aussi être interprétées comme des ajouts postérieurs). De plus, *Syn.* I, 56 est très proche de *Glosa* XXXVI.5, mais il n'en est pas de même pour les autres parallèles entre les deux textes : *Syn.* I, 5 est assez éloigné de *Glosa* XI.18, *Syn.* I, 22 de *Glosa* XVI.2, *Syn.* I, 42 de *Glosa* XXVII.13, et *Syn.* II, 1 de *Glosa* VI.7 et XI.17.

D'autre part, la *Glosa* fournissait déjà à Isidore un texte synonymique : il n'avait donc pas besoin de le reformuler. Et si l'on établit un lien entre la *Glosa* et la *scedula* qui a directement inspiré les *Synonyma*, il est compréhensible que l'évêque ait suivi avec plus de fidélité cette source, au moins dans sa formulation.

Au total, donc, il est impossible de prouver la dépendance d'Isidore par rapport à la *Glosa*, comme il est impossible de démontrer le contraire. Mais de toutes façons, quels que soient son lien avec les *Synonyma* et sa date, il est très probable qu'il s'agissait d'un texte du même genre que les *Glossulae multifariae*.

Peut-on, plus précisément, esquisser une histoire de ce genre de textes ? Pour dégager l'originalité d'Isidore par rapport à la tradition grammaticale dans laquelle il puise, la bonne méthode impose qu'on étudie d'abord cette tradition, comme l'ont fait, à propos des *Differentiae* et des *Etymologiae*, C. Codoñer et A. I. Magallón [16]. Malheureusement, il est très difficile d'écrire une histoire du genre des « listes de phrases synonymiques », car il en subsiste trop peu (je ne connais que les deux qui viennent d'être analysées) et leur datation est trop incertaine.

15. Les deux phrases *Deus tibi quod... faciat* sont spécifiques à la recension Λ.

16. Voir C. Codoñer, *Les plus anciennes compilations de 'Differentiae' : Formation et évolution d'un genre littéraire grammatical*, dans *RPh*, 59, 1985, p. 201-219 ; Ead., *La conception de 'Differentia' dans le recueil 'Inter aptum' d'Isidore de Séville*, dans *RPh*, 60, 1986, p. 187-196 ; Ead., Differentia *y* etymologia, *dos modos de aproximación a la realidad*, dans *De Tertullien aux Mozarabes. Mélanges offerts à J. Fontaine*, éd. L. Holtz et J.-C. Fredouille, Paris, 1992, t. 2, p. 19-30 ; et A. I. Magallón García, *La tradición gramatical de* Differentia *y* Etymologia *hasta Isidoro de Sevilla*, Zaragoza, 1996.

Il est néanmoins très probable qu'il s'agissait d'un genre scolaire : les *Glossulae* sont incluses dans l'*Ars grammatica* de Charisius, et de telles listes servaient vraisemblablement à s'entraîner à la paraphrase, exercice préliminaire (*progymnasma*) qui préparait les futurs orateurs à la *uarietas uerborum* [17]. La tradition progymnasmatique paraît d'ailleurs encore bien vivante à l'époque d'Isidore, comme semble le prouver le deuxième livre des *Étymologies* [18]. Or, pour paraphraser un texte, l'étudiant avait besoin de synonymes : Quintilien (X, 1, 7) déplore ainsi que certains de ses contemporains apprennent des listes de synonymes par cœur ; et Fronton rappelle à son ancien élève l'empereur Marc-Aurèle comment il s'exerçait à « la cueillette de synonymes (...) afin de changer au moyen de synonymes les périodes des anciens et les membres de leurs phrases » [19].

Il est vraisemblable que les recueils comme les *Glossulae multifariae* marquaient une sorte de progression par rapport aux listes comme les *Synonyma Ciceronis* [20], limités à des mots et ne s'étendant pas à des phrases. Deux raisons au moins peuvent expliquer qu'il subsiste si peu de recueils de sentences synonymes. D'une part, le genre des *synonyma*, même lorsqu'il s'agissait de simples listes de mots comme les *Synonyma Ciceronis*, était moins répandu à Rome que celui des *differentiae*, probablement parce qu'il convenait moins au génie romain, volontiers chicaneur et épris de précision [21]. D'autre part, les recueils de phrases synonymes comme les *Glossulae multifariae* n'avaient probablement plus la même utilité après la disparition de l'enseignement traditionnel de la rhétorique ; leur conservation n'a donc pu être qu'accidentelle, ce qui expliquerait la rareté actuelle des copies subsistantes [22].

Isidore s'est donc probablement inspiré d'un ouvrage grammatical, exactement comme il l'a fait dans les *Differentiae* ou les *Etymolo-*

17. Voir M. Roberts, *Biblical Epic and Rhetorical Paraphrase in Late Antiquity*, Liverpool, 1985, notamment ch. 2 et 3 ; Id., *The Jeweled Style. Poetry and Poetics in Late Antiquity*, Ithaca-London, 1989, p. 45-46 ; et J.-F. Cottier, *La paraphrase latine, de Quintilien à Érasme*, dans *REL*, 80, 2002, p. 237-252. Dans son article (p. 248 n. 62), J.-F. Cottier écrit qu'Érasme « doit avoir connu » les *Synonyma* d'Isidore, « comme semblent l'attester clairement par exemple ses *Familiarium colloquiorum formulae* », et il a la générosité de citer ma thèse inédite. En fait, il n'est pas prouvé qu'Érasme ait connu les *Synonyma* ; et c'est seulement dans une correspondance privée que j'ai signalé à J.-F. Cottier que certains passages des *Colloquia*, notamment les formules (cf. par exemple L.-E. Halkin, F. Bierlaire et R. Hoven, *Colloquia*, dans *Opera omnia Desiderii Erasmi Roterodami*, Amsterdam, t. I/3, 1972, p. 184-195), étaient écrites en un style synonymique qui rappelait celui des *Synonyma*.

18. Voir J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, ²1983, p. 326-328.

19. *De eloquentia* 2, 19 (éd. M. P. J. van den Hout, *M. Cornelii Frontonis Epistulae*, Leipzig, 1988) : *Synonymis colligendis (...) ut ueterum commata, ut cola synonymorum ratione conuerteres*. Ma traduction s'inspire de P. Fleury et S. Demougin, *Fronton. Correspondance*, Paris, 2003, p. 238. Voir aussi le commentaire de M. P. J. van den Hout, *A Commentary on the Letters of M. Cornelius Fronto*, Leiden, 1999 (Mnemosyne. Supplementum, 190), p. 345-346.

20. Sur les *Synonyma Ciceronis*, voir en dernier lieu P. Gatti, *Su alcune raccolte lessicografiche mediolatine*, dans *Bilan et perspectives des études médiévales in Europe*, Louvain-La-Neuve, 1995, p. 277-287. À partir du IX^{e} s. (déjà dans les mss. Berlin Phillips 1686, Karlsruhe Aug. CLXIV, Valenciennes BM 173 et Vaticano Reg. lat. 310), on trouve dans certaines copies le mot *Ciceronis* ajouté à *Sinonimam* dans le prologue d'Isidore (I, 3).

21. Voir P. Flobert, *Les* differentiae *chez les grammairiens latins ou le refus de la synonymie*, dans *Les problèmes de la synonymie en latin*, éd. C. Moussy, Paris, 1994, p. 13.

22. Voir F. Dolbeau, *Recherches sur le* Collectaneum Miscellaneum... (art. cité), p. 60.

giae [23]. Cependant, la comparaison entre les *Synonyma* et les *Glossulae multifariae* fait voir immédiatement leur dissemblance : dans les *Glossulae*, chaque groupe de phrases a une signification, mais l'ensemble n'en a pas et n'est manifestement pas destiné à en avoir. Les *Synonyma*, au contraire, présentent une cohérence, et même un fil conducteur, une progression, une orientation qu'on pourrait dire vectorielle : dans le premier livre, l'homme se plaint d'abord des souffrances qu'il endure, mais la raison l'invite à faire son examen de conscience et l'amène au repentir ; dans le second, la raison donne à l'homme repenti et converti les moyens d'adopter une conduite vertueuse. D'un exercice grammatical, Isidore a donc fait un traité de morale, ou même de spiritualité. Ce qui fait l'originalité du style des *Synonyma* n'est donc pas l'usage répété de propositions synonymiques : c'est l'usage répété de propositions synonymiques tout au long d'une œuvre qui a un sens.

J. Fontaine, après avoir rappelé que la synonymie était dans l'Antiquité un exercice scolaire, juge qu'« Isidore a christianisé l'exercice sans en négliger pour autant l'efficacité intellectuelle et l'intérêt stylistique : il a voulu former ainsi à la fois la conscience morale et religieuse et la qualité d'expression de jeunes clercs destinés à prêcher » [24]. Le caractère hybride de l'œuvre, à la fois manuel de grammaire et manuel de morale, est donc dû, vraisemblablement, à ses divers desseins pédagogiques. Mais il correspond aussi à une double tendance profonde d'Isidore : il rapporte tout son savoir à une visée pastorale et théologique, mais sa pensée est fortement structurée par les catégories grammaticales. Ainsi, dans les *Differentiae* II, Isidore a composé un véritable « bréviaire philosophique » [25] tout en conservant globalement le schéma des *Differentiae* grammaticales (*Differentiae* I) : *inter X et Y* [26]. Les *Etymologiae* sont certes

23. Le lien entre ces trois œuvres est souligné par J. Fontaine, *Isidore de Séville. Genèse et originalité...* (*op. cit.*), p. 167-168 ; et par I. Velázquez, *Latine dicitur. Vulgo vocant. Aspectos de la lengua escrita y hablada en las obras gramaticales de Isidoro de Sevilla*, Logroño, 2003, p. 18 et 60-61. Sur l'importance de la grammaire chez le Sévillan et la façon dont elle structurait sa pensée, voir E. Elorduy, *San Isidoro. Unidad orgánica de su educación reflejada en sus escritos. La gramática, ciencia totalitaria*, dans *Miscellanea Isidoriana. Homenaje a S. Isidoro de Sevilla en el XIII centenario de su muerte 636-4 de abril - 1936*, Roma, 1936, p. 293-322 ; et J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique...* (*op. cit.*), p. 27-56.

24. *Isidore de Séville. Genèse et originalité...* (*op. cit.*), p. 171.

25. Pour reprendre l'expression de G. Brugnoli, *Il* Liber de Differentiis Rerum *di Isidoro di Siviglia*, dans *VetChr*, 1, 1964, p. 76.

26. À vrai dire, les liens entre les deux livres de *Differentiae* sont plus complexes. Mª. A. Andrés Sanz (*Relación y transmisión manuscrita de los tres libros de* Differentiae *editados en* P. L. *83 (Isidoro de Sevilla)*, dans *RHT*, 30, 2000, p. 239-262) a montré, d'une part, que les deux ouvrages circulèrent d'abord de manière indépendante, et d'autre part, que dans les manuscrits où ils sont unis c'est l'*Inter Deum* (« deuxième livre » des *Différences*) qui est désigné comme « livre I » alors que l'*Inter caelum* (« premier livre ») porte le numéro II (sur l'ensemble de la transmission des deux livres des *Differentiae*, voir aussi la synthèse de C. Codoñer et Mª. A. Andrés Sanz, *Isidorus Hispalensis ep., De differentiis libri duo*, dans *La trasmissione dei testi latini del Medioevo. Te.Tra. 2*, éd. P. Chiesa et L. Castaldi, Firenze, 2005, p. 307-322). Toutefois, cela n'implique pas qu'il n'y ait aucun lien entre les deux traités : l'absence de doublons suggère même qu'Isidore les a conçus comme complémentaires. La première place de l'*Inter Deum* n'implique pas non plus son antériorité chronologique : elle correspond peut-être, de la part de celui qui a regroupé les deux traités, à une volonté « théologique » de commencer par Dieu. Et d'ailleurs, même si l'*Inter Deum* avait été composé avant l'*Inter caelum*, la logique consiste quand même à partir d'un genre connu (le genre grammatical) pour écrire une œuvre d'un caractère nouveau (les *Differentiae* théologiques).

plus complexes, mais on y retrouve la même logique qui amène à composer un ouvrage organisé, cohérent et dynamique, à partir d'un schéma grammatical pour ainsi dire statique. Les *Sententiae* partent, elles aussi, d'une forme fixée par la tradition, mais elles juxtaposent les différentes « sentences » de manière à composer un tout structuré et orienté [27]

Il en est probablement de même pour les *Synonyma*. La synonymie n'y est plus une fin en soi, mais un moyen, une *formula*, une forme externe, pour tout dire un style : c'est en ce sens qu'on peut dire que le Sévillan a « créé » le style synonymique [28]. Il est temps maintenant d'étudier de plus près les caractéristiques de ce nouveau style.

*
* *

« Les *Synonyma* d'Isidore de Séville ont défini et promu l'usage et le modèle d'une forme d'expression caractérisée par une paraphrase souvent rythmée et rimée, fortement articulée en énoncés parallèles, groupés en séquences autonomes » [29]. Par exemple, la première phrase est une période composée de trois segments parallèles à trois éléments [30], qu'on peut représenter schématiquement sous forme d'un tableau 3x3 :

Anima	*mea*	*in angustiis est*
Spiritus	*meus*	*aestuat*
Cor	*meum*	*fluctuat*

La (quasi)synonymie des trois sujets *anima* / *spiritus* / *cor* et des groupes verbaux *in angustiis est* / *aestuat* / *fluctuat* et l'identité grammaticale du deuxième élément (adjectif possessif de première personne du singulier) rend la structure évidente, mais les groupements ne sont pas toujours aussi clairs.

L'unité de base du style synonymique est donc ce qu'on peut appeler la « période synonymique ». Ici, trois points doivent être analysés : en premier lieu le type de période que l'on rencontre dans les *Synonyma*, ensuite

27. Voir P. Cazier, *Les « Sentences » d'Isidore de Séville, genre littéraire et procédés stylistiques*, dans *Richesse du Proverbe*, Lille, 1984 (= *Bien dire et bien aprandre*, 3), t. 2, p. 61-72 ; Id., *Isidore de Séville et la naissance de l'Espagne catholique*, Paris, 1994, p. 6 et 77-78.

28. Voir J. Fontaine, *Isidore de Séville. Genèse et originalité*... (*op. cit.*), p. 171 : « la qualité originale du nouveau style qu'Isidore avait ainsi créé sans le savoir ».

29. J. Fontaine, *Les trois voies*... (art. cité), p. 1.

30. Le terme « période » (emprunté à Isidore, *Etym.* II, 18) m'a paru préférable à « énoncé », trop vague, et à « phrase », car une même période peut être composée de plusieurs phrases. En revanche, c'est délibérément que j'emploie des mots imprécis comme « segment » et « élément », et que j'évite les termes techniques de *colon* et *comma*, car leur sens exact me semble peu clair (y compris dans *Etym.* II, 18). Pour ne citer qu'un seul exemple (car il serait hors de propos de s'étendre ici sur ce problème complexe), dans la phrase *si quis deuorat, si quis accipit, si quis extollitur, si quis in faciem uos caedit, secundum ignobilitatem dico, quasi nos infirmati sumus* (II Cor. 11, 20), les trois propositions conditionnelles *si quis deuorat*, *si quis accipit* et *si quis extollitur* sont présentées par Augustin (*De doctrina christiana*, IV, 7, 13) comme des *commata*, mais *si quis in faciem uos caedit* comme un *colon* ! Il est pourtant difficile de repérer la moindre différence entre les quatre propositions (peut-être les trois premières hypothétiques étaient-elles davantage détachées les unes autres, alors que la quatrième était prononcée presque dans la même émission de voix que la proposition principale qui suivait ?).

les liens qui unissent chaque segment à l'intérieur d'une période, et enfin les liens entre les différentes périodes.

Auparavant, toutefois, une mise au point s'impose sur les clausules des *Synonyma*. On vient de voir, en effet, que J. Fontaine qualifie le style synonymique de « paraphrase souvent rythmée » : est-ce vraiment le cas ? A. Peris Juan [31] a étudié systématiquement toutes les fins de phrases dans les *Synonyma*. Sur 784 cas [32], il relève 94 clausules crétique + trochaïque, 53 dicrétiques, et 71 ditrochaïques, soit un total de 218 clausules « pures ». La prose des *Synonyma* n'est donc pas métrique. En effet, la fréquence des trois clausules est d'environ 25 % dans un texte par ailleurs amétrique [33], or tel est sensiblement le cas dans les *Synonyma :* 218/784 = 27,8 %.

Voici les chiffres que le même A. Peris obtient pour les clausules accentuelles : sur 1187 fins de phrase étudiées [34], il y a 320 cas de *cursus planus*, 315 de *cursus tardus*, 151 de *cursus uelox 1*, 30 de *cursus uelox 2*, et 58 de *cursus* dispondaïques, soit un total de 874 [35] clausules accentuelles « normales » (816 sans les clausules dispondaïques). La proportion de 73,6 % (68,7 %) est loin d'être exceptionnelle : elle est certes légèrement supérieure à celle du *De natura rerum* d'Isidore (66 % [36]) ou à celle de Lactance (64,5 % [37]), mais elle est inférieure à celle que l'on trouve chez Arnobe (88,5 %), Jérôme (78,7 %) ou Cassiodore (88,6 %).

C'est avec une méthode d'analyse tout à fait différente que M. Cupiccia [38] a repris la question ; or elle est parvenue à des conclusions similaires : elle signale d'un côté une grande diversité de clausules métriques et accentuelles, et de l'autre le respect de la proportion courante chez Isidore des formes de *cursus* (70 % des formes traditionnelles — *tardus*, *planus* et *uelox* — et 30 % de trispondaïques et autres formes mineures). Refu-

31. *Los Synonyma de Isidoro de Sevilla : estudio de su sintaxis y estilo*, Université de Valladolid, 1973, p. 317-423. Cette thèse étant inédite, je remercie Angeles Moreno, bibliothécaire de l'Université de Valladolid, de m'avoir donné l'autorisation de la consulter.

32. Le texte sur lequel A. Peris a fondé son étude est celui de F. Arévalo, auquel il a apporté quelques modifications. Toutefois, bien que le texte que j'ai établi soit différent, les ordres de grandeur sont les mêmes.

33. Selon H. Hagendahl, *La prose métrique d'Arnobe : contributions à la connaissance de la prose littéraire de l'Empire*, Göteborg, 1937, p. 22.

34. Il y a discordance entre le nombre de fins de phrase prises en compte pour les clausules et pour les *cursus* parce que certains cas incertains ont été exclus de l'étude des clausules.

35. Je modifie très légèrement le chiffre donné par A. Peris (thèse citée, p. 419), qui compte 876 *cursus* « normaux ». Il doit y avoir une erreur de calcul ou une coquille quelque part, mais il est impossible de savoir où. De toutes façons, cela ne change en rien les ordres de grandeur et les conclusions qu'on peut en tirer.

36. Voir J. Fontaine, *Isidore de Séville. Traité de la nature*, Bordeaux, 1960 (repr. Paris, 2002), p. 136 (ce chiffre tient compte des *cursus* dispondaïques).

37. Les chiffres qui suivent sont tirés du tableau de H. Hagendahl, *op. cit.*, p. 25, qui ne prend pas en compte des *cursus* dispondaïques.

38. *Clausole quantitative e clausole ritmiche nella prosa latina della Spagna visigotica*, dans *FilMed*, 8, 2001, p. 52-58 et 93-95. Alors qu'A. Peris suivait les principes de H. Hagendahl, M. Cupiccia emploie la méthode de la comparaison interne proposée par T. Janson, *Prose Rhythm in Medieval Latin from the 9th to the 13th Century*, Stockholm, 1975. Dans ce rapide aperçu des travaux consacrés au rythme des *Synonyma*, on doit aussi mentionner S. Álvarez Campos, *El ritmo prosaico hispano-latino (del siglo III a Isidoro de Sevilla)*, Santiago de Compostela, 1993, p. 188 et 215-217 ; sa méthode est un peu différente de celle d'H. Hagendahl, car il tient compte des faits de contraction, de syncope, etc., qui caractérisent le latin tardif, notamment en Espagne ; pourtant, il arrive, lui aussi, à la même conclusion : les passages des *Synonyma* qu'il examine ne sont pas rythmiques.

sant à la fois la monotonie et l'outrance, la prose des *Synonyma* se révèle ainsi, de manière inattendue, fidèle à la tradition cicéronienne de l'équilibre [39].

Équilibre : voilà un mot auquel on ne penserait pas spontanément en lisant les *Synonyma*, tant leur style peut paraître d'abord surabondant. C'est pourtant le même constat que l'on peut faire en y répertoriant les types de périodes synonymiques [40] :

— à deux segments :

2x1 (à un élément) *aduersantur et odiunt* (I, 12) ; *uitio et peccato* (I, 43), etc.

2x2 (à deux éléments) *istae temporales sunt, illae aeternae* (I, 30) ; *aperta cunctis, operta paucis* (II, 69), etc.

2x3 *cognitus per me tantum, cognitus tantum mihi* (I, 6) ; *aliud ore promunt, aliud corde uolutant* (I, 7), etc.

2x4 *angustia animi possidet me, angustia animi adfligit me* (I, 5) ; *bonum quod audieris dic, bonum quod didiceris doce* (II, 67), etc.

2x5 *puluis es, in puluerem sede ; cinis es, in cinerem sede* (II, 24) ; *summum bonum est scire quod caueas, summa miseria nescire quo tendas* (II, 66), etc.

2x6 *melius est bene mori quam male uiuere, melius est non esse quam infeliciter esse* (I, 21) ; *non est peccatum super peccatum meum, non est iniquitas super iniquitatem meam* (I, 59), etc.

2x7 *malorum prauitas non te occidit sed erudit, prauorum aduersitas non te deicit sed extollit* (I, 28) ; *nemo potest amplectere Dei gloriam simul et saeculi, nemo potest amplectere Christum simul et saeculum* (II, 94), etc.

2x8 *melius est mortem pati quam perniciosa iussa conplere, melius est ab homine iugulari quam damnari aeterno iudicio* (II, 75)

2x9 *ante quem et de otioso uerbo rationem unusquisque praestabit, ante quem et pro otioso sermone poenas quisque lugebit* (II, 54 [Λ])

2x10 *si prosperitas adriserit, non adtollaris ; si aduersitas accederit, non deiciaris / si felicitas eluceat, non sis iactans ; si calamitas contigerit, pusillanimis non existas* (II, 27) [41]

— à trois segments :

3x1 *corruptor, luxuriosus, adulter* (I, 37 [Φ]) ; *ora, pete, obsecra* (I, 56), etc.

3x2 *existe uilis, existe abiectus, existe dispectus* (II, 22) ; *falsarios damnant, mendaces puniunt, fallaces perimunt* (II, 54), etc.

3x3 *anima mea in angustiis est, spiritus meus aestuat, cor meum fluctuat* (I, 5) ; *homo ignoti nominis, homo obscurae opinionis, homo infimi generis* (I, 6), etc.

39. Voir M. Cupiccia, art. cité, p. 53 et 57.

40. La liste qui suit est loin d'être exhaustive, se limitant à deux exemples par catégorie. J'ai renoncé à calculer le nombre exact de périodes appartenant à chaque type car, comme je l'ai dit plus haut, les structures synonymiques ne sont pas toujours claires.

41. Ce système est interprétable aussi comme 4x5.

3x4 *ad exitium me pertrahunt, ad periculum me adducunt, ad discrimen uocant meam salutem* (I, 6) ; *in omnibus actibus tuis, in omni opere tuo, in omni conuersatione tua* (II, 41), etc.

3x5 *euadendae calamitatis indicia non comprehendo, minuendi doloris argumenta non colligo, effugiendi funeris uestigia non inuenio* (I, 5) ; *uae diem illum quando peccaui ! uae diem illum quando transgressus sum ! uae diem illum quando malum expertus sum !* (I, 64), etc.

3x6 *o mors, quam dulcis es miseris ! quam suavis es, o mors, amare uiuentibus ! quam iucunda es, o mors, tristibus atque moerentibus !* (I, 19)

— à quatre segments :

4x2 *nulla re impediente, nulla causa, nulla criminatione, nulla malitia* (I, 9-10) ; *esto patiens, esto mitis, esto mansuetus, esto modestus* (II, 31), etc.

4x3 *nullus mihi protectionem praebet, nullus defensionem adhibet, nullus adminiculum tribuit, nullus malis meis succurrit* (I, 7) ; *nihil exploratum est, nihil patefactum est, nihil inuestigatum est, nihil repertum est* (I, 10), etc.

4x4 *si exilio trusus sum, si exilio damnatus sum, si exilii poenam lugeo, si damnationem exilii gemo* (I, 15) ; *detractio graue uitium est, detractio graue peccatum est, detractio graue crimen est, detractio grauis damnatio est* (II, 50), etc.

— à cinq segments :

5x1 *auarus, tenax, sterilis, inhumanus, infructuosus* (I, 36 [Λ] [42]) ; *quid, ubi, quando, qualiter, quamdiu* (II, 78)

5x2 *est plane, est prorsus, est utique, est profecto, est procul dubio* (I, 53) ; *nihil dedecoris, nihil lasciuiae, nihil petulantiae, nihil insolentiae, nihil leuitatis in incessu tuo appareat* (II, 43), etc.

5x3 *nulli unquam malum feci, nulli calumniatus sum, nulli aduersus exstiti, nulli molestiam intuli, nulli inquietus fui* (I, 6) ; *age itaque iam ut oportet, age ut decet, age ut dignum est, age ut rectum est, age ut aequum est* (I, 76), etc.

5x4 *quid tantum diffidis animo ? cur adeo mente debilitaris ? cur animo tantum diffunderis ? quare tanta pusillanimitate deiceris ? quare in aduersis adeo frangeris ?* (I, 22) ; *quod carnis morbis afficeris, quod languorum stimulis cruciaris, quod passionibus animi quateris, quod mentis angustia torqueris, quod grassante impugnatione spiritu agitaris* (I, 32), etc.

— à six segments :

6x2 *circumdatus sum enim malis, circumseptus aerumnis, circumclusus aduersis obsitus miseriis, opertus infelicitate, oppressus angustiis* (I, 5) ; *bene dicis, bene doces, bene instruis, bene admones, bene persuades, bene instituis* (I, 43), etc.

42. Φ comporte une structure 8x1 (voir plus bas).

6x3 *an aliud tibi uidetur ? an aliter putas ? an aliter existimas ? an aliter sentis ? an aliud iudicas ? an aliud deputas ?* (I, 40) ; *nihil sapientia melius, nihil prudentia dulcius, nihil scientia suauius, nihil stultitia peius, nihil insipientia deterius, nihil ignauia turpius* (II, 65), etc.

— à sept segments :

7x3 *quamuis quisque in saeculi gloria fulgeat, quamuis purpura auroque resplendeat, quamuis cultu pretioso redimitus emineat, quamuis sit multitudine praemunitus, quamuis excubantium armis protectus, quamuis innumeris obsequentium cuneis constipatus, quamuis agminibus tutus* (II, 90)

7x5 *quod si adhuc carnis molestias sentis, si adhuc carnis stimulis tangeris, si adhuc libidinis suggestione pulsaris, si animum tuum fornicationis adhuc titillat memoria, si te adhuc caro inpugnat, si adhuc te luxuria temptat, si adhuc libido inuitat* (II,11)

— à huit segments :

8x1 *qualiter ? quo pacto ? quomodo ? quemadmodum ? qua ratione ? qua arte ? quo consilio ? quo ingenio ?* (I, 23) ; *fallax, inconstans, infidus, auarus, tenax, sterilis, inhumanus, infructuosus* (I, 36 [Φ] [43])

8x2 *omni ope, omni ui, omni ingenio, omni uirtute, omni arte, omni ratione, omni consilio, omni instantia* (I, 24)

— à douze segments :

12x2 *quamuis quisque irritet, quamuis incitet, quamuis exasperet, quamuis insultet, quamuis lacessat, quamuis conuicietur, quamuis criminetur, quamuis ad litem prouocet, quamuis ad iurgium prouocet, quamuis conuicium dicat, quamuis iniuriam faciat, quamuis afficiat contumeliis* (II, 32).

Les périodes de deux et trois segments dominent largement, et plus précisément les groupes 2x3 et 3x3. En dehors de deux phrases à sept membres, de trois à huit et d'une à douze, il n'y a pas de structures comportant plus de six propositions. Isidore est donc resté mesuré [44], et il suffit pour s'en convaincre de le comparer à Ildefonse de Tolède, dont le *De uirginitate* comporte plusieurs systèmes de plus de dix segments, et même un ensemble démesuré de trente propositions [45]. Isidore réussit, somme toute, à garder un équilibre entre variété et mesure, abondance et retenue, fidèle en cela à un certain classicisme.

Quels sont les liens qui unissent chaque segment à l'intérieur d'une période ? Au risque de paraître tautologique, il faut rappeler que le style

43. Les trois premiers adjectifs sont propres à Φ.

44. Ce caractère *a priori* paradoxal du style des *Synonyma* — la mesure — a été souligné par J. Fontaine, *Théorie et pratique...* (art. cité), p. 86-89.

45. V. Blanco García, *San Ildefonso. De uirginitate beatae Mariae*, Madrid, 1937, p. 168, l. 16-p. 169, l. 10. Cette structure de trente segments est néanmoins composée de sous-ensembles de plus petite taille : voir J. Balleros Mateos, *El tratado « De uirginitate sanctae Mariae » de San Ildefonso de Toledo. Estudios sobre el estilo sinonímico latino*, Toledo, 1985, p. 78.

synonymique repose essentiellement sur la synonymie ; mais la synonymie y est parfois remplacée par l'antithèse, ou bien elle est renforcée par l'anaphore ou l'homéotéleute [46].

Pour décrire les principales figures caractéristiques du style synonymique, j'utiliserai ici, dans la mesure du possible, les termes et les définitions mêmes d'Isidore dans ses *Etymologiae* (I, 36-37 et II, 21), afin de ne pas plaquer sur les *Synonyma* une typologie qui serait étrangère aux catégories isidoriennes. L'ordre dans lequel je les présenterai pourra paraître, en revanche, plus arbitraire : seront étudiés d'abord les procédés qui affectent le contenu sémantique (hyperbole et antithèse), puis les relations entre les différentes propositions (asyndète et hypozeuxis), et ensuite les figures qui contribuent à la *uariatio uerborum* (périphrase, métonymie, métaphore, polyptote et énumération) ; les homéotéleutes et les anaphores sont si nombreuses et si variées qu'elles méritent d'être analysées plus en détail, à la fin de ce développement.

Voici donc neuf « règles », pourrait-on dire, qui caractérisent le style synonymique d'Isidore :

1° Bien que la synonymie soit évidemment la figure prépondérante dans l'œuvre [47], on constate aussi dans les *Synonyma* un certain penchant pour l'antithèse [48], qui vient structurer la synonymie (par exemple, en I, 8, *iniqui salui fiunt, probi pereunt ; boni indigent, inprobi habundant ; scelerati potentes sunt, iusti egent*).

2° L'accumulation de mots ou de phrases synonymiques contribue à renforcer le contenu volontiers hyperbolique et donc l'expressivité du texte [49]. Ainsi, au début du livre I, la description des souffrances du juste persécuté est sans aucun doute exagérée (notamment en I, 17 : *corporis mei carnifices nouis me cruciatibus lacerant, inaudito genere poenarum uiscera mea et membra dilaniant*...).

3° Les phrases sont généralement juxtaposées et non coordonnées (asyndète [50]). Au contraire, la polysyndète [51] est rare et toujours limitée à deux termes : *et putredo et filius hominis uermis* (I, 71), *et odi et damna quod diligit mundus* (II, 95 [Φ]).

4° Presque toutes les propositions ont un verbe différent (hypozeuxis [52]). Le zeugma [53] est donc modérément employé, bien que les *Synonyma* en offrent plusieurs exemples : ainsi, en II, 98, *nihil studeas propter laudem, nihil propter temporalem opinionem, nihil propter famam, sed propter uitam aeternam*. Il est parfois associé à un climax [54] : *gloria enim inuidiam parit, inuidia uero pericula* (II, 90). Ne pas répéter le verbe

46. Voir K. Polheim, *Die lateinische Reimprosa*, Berlin, 1925, p. 296-304.
47. Sur la synonymie, voir *Etym.* I, 7, 14 et II, 21, 6.
48. Sur l'antithèse, voir *Etym.* I, 36, 21.
49. Sur l'hyperbole, voir *Etym.* I, 37, 21.
50. Voir *Etym.* I, 36, 20 et II, 21, 5.
51. Voir *Etym.* I, 36, 19.
52. Voir *Etym.* I, 36, 4.
53. Voir *Etym.* I, 36, 3.
54. Voir *Etym.* II, 21, 4.

permet aussi de former des phrases nominales, qui frappent davantage l'esprit : ainsi, en II, 91, *dic, ubi sunt reges ? ubi principes ? ubi imperatores ? ubi locupletes rerum ? ubi potentes saeculi ? ubi diuites mundi ?*

5° Il est fréquent qu'un énoncé reprenne la même idée avec des groupes de mots différents : d'où l'usage de la périphrase [55]. Par exemple, en I, 48, la mort (*mors*) est aussi désignée comme *uitae terminum* et comme *aduentus tenebrarum*. D'où l'usage, également, de la métonymie et de la métaphore [56], qui permettent de varier l'effet des périphrases : par exemple, en I, 16, *adstricta ferro* a pour équivalent *praessa catenis* (emploi métonymique de *ferrum*) ; et en II, 6, *serpentis caput* correspond à *prauae suggestionis initium* (métaphore). La fréquence de la métaphore s'affirme aux dépens d'un trope assez proche : la comparaison [57]. Celle-ci n'est cependant pas absente des *Synonyma* : par exemple, *magna est sicut mare contritio tua, adflictio tua sicut pelagus saeuiens, dolor tuus quasi fluctus tumens* (I, 68).

6° Les polyptotes [58] contribuent aussi à la richesse de l'énoncé synonymique : par exemple, dans la phrase *in summo honore summa sit tibi humilitas, quamuis summus sis, humilitatem tene* (II, 87), la répétition de *summus* à différents cas permet de souligner le contraste entre l'*honor* et l'*humilitas*, et de constituer un couple synonymique *in summo honore / quamuis summus sis*. Dans la phrase *fortior dolor dolorem minorem exsuperat* (I, 47), le polyptote *dolor dolorem* met en valeur le chiasme et renforce l'antithèse *fortior... minorem*.

7° Lorsque la phrase consiste en une série de mots synonymes, elle se présente sous forme d'une énumération [59], par exemple en I, 36 : *auarus, tenax, sterilis, inhumanus, infructuosus*. Au contraire, l'épizeuxis [60] n'est jamais utilisée, alors pourtant qu'elle n'est pas incompatible avec le style synonymique [61] : la répétition immédiate d'un même mot ou d'un même groupe de mots a dû paraître à Isidore contraire au principe de la *uariatio sermonis*.

8° Les phrases riment souvent entre elles (homéotéleute), notamment lorsque les termes finals des membres sont au même cas (homéoptote) [62]. L'homéotéleute a une telle importance dans le style synonymique que lorsque Jean de Garlande décrira, au XIII^e^ siècle, le « style isidorien » inspiré des *Synonyma*, il lui accordera la première place : « Des clausules présentant une fin semblable, selon le principe des vers léonins ou consonants, et qui paraissent avoir un même nombre de syllabes, bien que ce ne

55. Voir *Etym*. I, 37, 15.
56. Voir *Etym*. I, 37, 2-5 (métaphore) et 8-10 (métonymie).
57. Voir *Etym*. I, 37, 35.
58. Voir *Etym*. I, 36, 17.
59. La traduction de *schesis onomaton* (nom qu'Isidore donne à la figure dans *Etym*. I, 36, 13) par « énumération » est empruntée à J. FONTAINE, *Isidore de Séville et la culture classique...* (*op. cit.*), p. 138 et 142.
60. Voir *Etym*. I, 36, 10.
61. Ildefonse de Tolède l'emploie dans son *De uirginitate* : par exemple, *ego, ego* (c. 7, éd. citée, p. 107 l. 3) ; *oro te, oro te* (c. 12, p. 164 l. 1).
62. Voir *Etym*. I, 36, 15 (homéoptote) et 16 (homéotéleute).

soit pas toujours le cas » [63]. L'homéotéleute est utilisée de façon très diverse. La rime peut être plus ou moins riche : limitée à un son (*saeculi*, *mundi* en I, 36), elle peut aussi s'étendre à deux (*percutior*, *iudicor* en I, 39), trois (*existunt*, *occurrunt* en II, 29), quatre (*lacereris*, *crucieris*, *agiteris* en II, 37), ou même cinq sonorités (*abiectus*, *dispectus* en II, 22). Le nombre de mots qui riment est variable : deux (*corpore*, *carne* en II, 26), trois (*faciat*, *blandiat*, *suspendat* en II, 25), quatre (*simplicitas*, *puritas*, *grauitas*, *honestitas* en II, 43), cinq (*percussus*, *caesus*, *derisus*, *confixus*, *coronatus* en II, 33), ou six (*exigit*, *parit*, *gignit*, *accendit*, *extinguit*, *rumpit* en II, 39). Les rimes peuvent changer à l'intérieur de la même série : en I, 15, on a d'abord une rime en *us sum* (*trusus sum*, *damnatus sum*), puis en *o* (*lugeo*, *gemo*) puis enfin en *us* (*addictus*, *pressus*, *mancipatus*). Lorsqu'Isidore entrecroise les homéoptotes, le résultat est une rime croisée du type ABAB : *sit in ingressu tuo simplicitas, in motu puritas, in gestu grauitas, in incessu honestitas* (II, 43). Enfin, certaines périodes comportent des rimes embrassées du type ABBA : en II, 32, les deux rimes en *etur* (*conuicietur*, *criminetur*) sont intercalées entre deux ensembles de rimes en *et* (*inritet*, *incitet*, *exasperet*, *insultet*, *lacesset* et *prouocet*, *uocet*). L'homéotéleute est la plupart du temps associée à l'homéoptote, mais parfois aussi à l'épiphore [64] (*serua rectam fidem, tene sinceram fidem, custodi intemeratam fidem* en II, 3), à une dérivation (*qui sibi displicet, Deo placet* en II, 23), ou même à une paronomase [65] (*timor et tremor* en I, 14).

9° Il est fréquent que les membres commencent par le même mot (anaphore [66]). L'anaphore ne porte pas seulement sur des mots, mais parfois sur des groupes de mots et même sur des propositions : *Vae diem illum, quando transgressus sum ! Vae diem illum, quando malum expertus sum !* (I, 64) ; *Vbi uero timor non est, ibi dissolutio uitae est ; ubi timor non est, ibi perditio est ; ubi timor non est, ibi scelerum habundantia est* (II, 26). Elle est souvent associée à d'autres figures : au polyptote (ex. : *in tanto igitur metu, in tanto pauore, in tanta formidine* en I, 14, avec la variation *tanto-tanta*) ; à l'homéotéleute (*homo ignoti nominis, homo obscurae opinionis, homo infimi generis* en I, 6) ; à l'épanadiplose : *humilitas autem casum nescit, humilitas lapsum non nouit, humilitas ruinam numquam incurrit, numquam lapsum passa est humilitas* (II, 22) ; à l'épiphore : *Sit sine cessatione*

63. *Clausule similem habentes finem secundum leonitatem et consonanciam ; et uidentur esse clausule pares in sillabis quamuis non sint* (éd. T. Lawler, *The* Parisiana Poetria *of John of Garland*, New Haven [Conn.], 1974, p. 106 l. 451-453). Il était impossible, dans le cadre d'une étude du style synonymique, de ne pas mentionner le célèbre passage de la *Parisiana Poetria* (c. 5) de Jean de Garlande. Cependant, quelle que soit l'importance de ce texte dans l'histoire de la théorie littéraire au Moyen-Âge (voir à ce propos l'excellente synthèse de P. Bourgain et M.-C. Hubert, *Le latin médiéval*, Turnhout, 2005, p. 398-399, cf. aussi p. 418 et 470), il faut rappeler que l'association du nom d'Isidore au style synonymique n'est pas antérieure, semble-t-il, à Bernard de Meung et Geoffroy de Vinsauf (tous deux vers 1200), qui sont les sources de Jean de Garlande (voir T. Lawler, *op. cit.*, p. 257 et 330). On peut même douter que Jean de Garlande ait lu les *Synonyma* : en effet, il a remplacé *Isiderus* [*sic*] *in libro Soliloquiorum* qu'il pouvait lire chez Geoffroy de Vinsauf (éd. T. Lawler, *op. cit.*, p. 330) par *Augustinus in libro Soliloquiorum*, qui devait lui être plus familier.

64. L'épiphore est analysée, par un contre-sens peut-être dû à l'inachèvement des *Étymologies*, sous le nom d'*exochè* dans *Etym.* II, 21, 12 (voir J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique...* [*op. cit.*], p. 302-303).

65. Voir *Etym.* I, 36, 12.

66. Voir *Etym.* I, 36, 8.

oratio, sit frequens oratio (II, 12). Parfois, anaphore et épiphore se succèdent à l'intérieur de la même période : *serua patientiam, serua modestiam, serua mansuetudinem, stude patientiae mansuetudinem* (II, 31).

La promotion de l'anaphore s'est faite aux dépens de cinq figures assez proches : l'anadiplose, l'épanaphore, l'épanalepse, l'épiphore et l'épanadiplose [67]. Celles-ci ne sont pourtant pas incompatibles avec le style synonymique. L'anadiplose est souvent liée à la répétition d'une même idée sous forme de chiasme, par exemple *relucta contra malam* (*prauam*) [68] *consuetudinem, contra consuetudinem peccandi tota uirtute repugna* (I, 46) ; ou *omni hora habeto mortem prae oculis, ante oculos tuos tenebrarum semper uersetur aduentus* (I, 48). L'épanaphore permet de créer une variation dans l'ordre des mots : *mors malorum omnium finem ponit, mors calamitati terminum praebet, omnem calamitatem mors adimit* (I, 20). L'épanalepse accroît l'effet d'insistance produit par la répétition des synonymes : *parcite dolori meo, quaeso, parcite* (I, 21). L'épiphore joue le même rôle que l'anaphore, sauf que le terme répété est situé en fin de proposition : *serua rectam fidem, tene sinceram fidem, custodi intemeratam fidem* (II, 3). Enfin, l'épanadiplose permet à la fois de varier l'ordre des mots et de mettre en valeur un terme précis : *humilitas ruinam numquam incurrit, numquam lapsum passa est humilitas* (II, 22).

Grâce à leur variété, les figures qui viennent d'être décrites et qui caractérisent le style synonymique sont destinées à frapper l'esprit, mais aussi la mémoire du lecteur [69]. Elles ont une fonction persuasive et pédagogique. Elles prouvent aussi le caractère fortement rhétorique des *Synonyma* : il est significatif à cet égard que plusieurs de ces figures soient décrites par Isidore dans le livre II des *Étymologies*, consacré à la rhétorique. La synonymie elle-même est définie à la fois dans le livre I et le livre II des *Étymologies* (I, 7, 14 et II, 21, 6) : elle apparaît ainsi comme un procédé non seulement grammatical, mais aussi oratoire et donc « littéraire ».

Un bon moyen d'apprécier cette technique personnelle du style synonymique est de voir comment Isidore adapte ses sources à ce style si particulier. Plusieurs travaux ont montré la très grande variété de procédés par lesquels le Sévillan traite ses sources, depuis la copie pure et simple d'un long passage jusqu'à l'adaptation libre [70]. Les *Synonyma* présentent à cet égard une légère originalité. En effet, les passages copiés tels quels sont très brefs : ils ne dépassent pas une ou deux propositions. Ainsi, Isidore utilise abondamment le *Contra Iohannem* de Jérôme [71], mais ses transcrip-

67. Voir *Etym.* I, 36, 7 (anadiplose), 9 (épanaphore) et 11 (épanalepse). Sur l'épiphore, voir plus haut note 61. L'épanadiplose n'est pas décrite dans les *Étymologies*.

68. *Malam* dans Λ, *prauam* dans Φ.

69. Voire de l'auditeur. Il est possible que les *Synonyma* aient été destinés à être lus à des illettrés, ou au moins à inspirer d'éventuels prédicateurs (comme le suggère M. Banniard, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e^ au IX^e^ siècle en Occident latin*, Paris, 1992, p. 251).

70. Voir C. Codoñer, *El « De uiris illustribus » de Isidoro de Sevilla. Estudio y edición crítica*, Salamanca, 1964, p. 51-86 ; Ead., *Isidorus Hispalensis. De Differentiis I*, Paris, 1992, p. 27-42 ; P. Cazier, *Isidorus Hispalensis Sententiae*, Turnhout, 1998 (CCSL 111), p. LIV-LX ; et A. Valastro Canale, *Herejías y sectas en la Iglesia Antigua. El octavo libro de las* Etimologías *de Isidoro de Sevilla y sus fuentes*, Madrid, 2000, p. 21-27 et p. 53-75.

71. Éd. J. L. Feiertag, Turnhout, 1999 (CCSL 79A).

tions littérales, éparses dans toute l'œuvre, sont toujours limitées à une phrase voire à une expression ; voici par exemple les trois emprunts au chapitre II du traité hiéronymien :

Synonyma	*C. Iohannem*
Conserta manu in me pericula ingerunt (I, 6)	*Conserta manu in ius trahat* (l. 36-37)
Obiciunt mihi crimen cuius non habeo conscientiam (I, 10)	*Obicitur ei crimen cuius non habet conscientiam* (l. 31-32)
Ora, pete, obsecra (II, 56)	*Oramus, petimus, obsecramus* (l. 6)

Même en I, 71, où Isidore cite littéralement de nombreux versets du livre de Job, il les recompose à sa façon. La brièveté systématique des emprunts littéraux est relativement inhabituelle chez Isidore, qui n'hésite pas, dans ses autres traités, à copier presque mot pour mot de longs passages [72]. Mais une œuvre comme les *Synonyma* devait nécessairement reproduire des extraits déjà rédigés en style synonymique : comme Isidore n'avait pas à sa disposition de tels textes, il ne pouvait en recopier de trop longs fragments [73].

Lorsqu'il utilise un long extrait, il est donc obligé de l'adapter, voire de le récrire totalement. On se limitera à trois exemples pour illustrer cette méthode de travail :

	Synonyma	Source
[1]	*Displicent Deo qui uota sua non explent, inter infideles conputantur qui quod uouerunt non impleuerunt. Melius est enim non promittere quam fidem promissi non soluere, melius est non uouere quam post uotum promissa non reddere* (II, 57-58)	*Melius est non uouere, quam uouere et non reddere* [*Ecl.* 5, 4] (...) *Melius est non promittere quam promissa non facere, quia displiceant Deo et inter insipientes computentur, qui uota non expleant* (Hier., *Eccl.* V [CCSL 72, l. 28-32])
[2]	*Magna est uirtus si non laedas a quo laesus es, magna est fortitudo si etiam laesus remittas, magna est gloria si cui potuisti nocere parcas* (II, 33)	*Quae enim est gloria si eum non laedimus qui nos non laeserit ? Sed illa uirtus est si laesus remittas. Quam honestum quod cum potuisset regio inimico nocere, maluit parcere !* (Ambr., *Off.* III, 9, 59-60 [CCSL 15, l. 28-32])

72. Par exemple, *De ecclesiasticis officiis*, I, 18, 4-6 = Cyprien, *Epistula* 63, 2 ; *De uiris illustribus*, I = Marcellinus et Faustinus, *De confessione uerae fidei*, 32-40 (cf. C. Codoñer, *El « De uiris illustribus »...* [*op. cit.*], p. 56-57) ; *Sententiae*, II, 30, 7 = Grégoire, *Moralia in Iob*, XVIII, 3, 5.

73. Si la *Glosa consentanea* est vraiment une source des *Synonyma*, elle constitue une exception à cette règle de la concision des emprunts littéraux, puisqu'Isidore en recopie au moins un large extrait (voir ce qui a été dit plus haut). On pourrait expliquer cette exception par le fait que la source était déjà écrite en style synonymique.

[3]	*In fornace probatur aurum, ut sordes careat. Tribulationis camino purgaris, ut purior pareas ; persecutionis igne conflaris, ut omni peccatorum sorde purgeris* (I, 28)	*Auro locus est in quo conflatur* [*Iob* 28, 1]. *Ac si aperte dicat : uera fidelium sapientia cui uniuersalis ecclesia locus est, tribulationem nobis persequentibus patitur, sed a cunctis peccatorum sordibus persecutionis uestrae igne purgatur. Vnde scriptum est : in igne probatur aurum et argentum, homines uero receptibiles in camino humiliationis* [*Sir.* 2, 5] (Greg., *Mor.* XVIII, 26, 40 [CCSL 143A, l. 24-30])

Dans le premier cas, la proposition *quia... expleant* est divisée en deux sentences synonymiques (*displicent... qui... non explent* / *inter infideles... qui non impleuerunt*), et les deux phrases commençant par *melius est* sont rapprochées en raison de leur parallélisme et de leur synonymie. Dans le deuxième, le texte d'Ambroise reste encore assez visible : la deuxième phrase est presque recopiée telle quelle, la première est peu changée, la troisième, en revanche, est considérablement modifiée. Le résultat est un système de trois phrases nettement structuré, avec anaphore (*magna est*), homéotéleute (rime en *-as*) et chiasme (*non laedas... laesus* / *laesus... remittas*).

Dans le dernier exemple, Isidore emprunte un mot par-ci, un autre par-là. Dans la phrase *tribulationis camino purgaris*, les trois termes sont issus des *Moralia*, mais ils y sont très distants l'un de l'autre (on pourrait faire la même remarque pour *igne conflaris*). Il est évidemment difficile de se mettre à la place de l'auteur, mais on peut penser que, s'il avait seulement cherché à aligner le texte de Grégoire sur le modèle synonymique, il aurait pu lui apporter moins de changements (il aurait pu, par exemple, garder le verbe *pati* associé à *tribulatio*). En d'autres termes, la réécriture de la source n'est pas seulement fonctionnelle (« formater » un texte en style synonymique), mais bel et bien littéraire. En l'occurrence, le texte des *Synonyma*, très élaboré, entremêle habilement différents jeux de parallélismes. Les deuxième et troisième phrases, à la deuxième personne du singulier, s'opposent à la première, à la troisième personne, mais par ailleurs *igne* et *sorde* font écho à *fornace* et *sordes*, et *pareas* se rapproche phonétiquement de *careat*. *Purgeris* dans une subordonnée reprend *purgaris* dans une principale.

L'étude des sources confirme ainsi, s'il en était besoin, le caractère très littéraire des *Synonyma*. Sans doute est-ce une œuvre pédagogique, au dessein pastoral indiscutable, mais le primat du *docere* ne se fait pas aux dépens du *delectare* ; bien au contraire, la *delectatio* y fait partie des moyens de la persuasion [74].

74. Il faut donc nuancer le jugement de J. Fontaine, *Théorie et pratique...* (art. cité), p. 88-92, qui déplore chez Isidore, même dans les *Synonyma*, « le primat absolu du *docere* qui porte gravement dommage au *delectare* » (p. 89). Certes la « recherche de la pure *delectatio* », « les délices de la littérature pure

En effet, les *Synonyma* ne sont pas un simple assemblage de périodes synonymiques, autonomes les unes par rapport aux autres : comme nous l'avons vu, c'est un texte qui a un sens global et qui se déroule selon un plan logique. Quels y sont donc les liens entre les différentes périodes ?

Parfois, les transitions entre les périodes sont très lâches (une particule de liaison au sens manifestement très vague [75]), voire inexistantes. On a pu critiquer cette absence de continuité [76], mais elle n'est pas opposée, bien au contraire, à l'esthétique antique tardive. Le style synonymique se rattache ainsi, à bien des égards, à ce que M. Roberts [77] a appelé le « style de joaillerie », caractérisé par la « combinaison de régularité dans les lignes d'ensemble, d'éclat et de variation dans le détail », mais aussi par une « esthétique de la discontinuité » : « l'Antiquité tardive préférait la juxtaposition et le contraste à la corrélation logique ; la contiguïté ne requérait plus la continuité ». Pourvu que l'ensemble de l'ouvrage présentât une progression claire (avancement du dialogue dans le livre I, succession ordonnée de préceptes dans le livre II), la nécessité de lier explicitement les périodes les unes aux autres ne s'y imposait pas.

Assez souvent, cependant, Isidore ménage une transition entre deux séquences, ou plutôt il réalise ce que les cinéastes appellent un fondu enchaîné. Dès le début des *Synonyma*, par exemple, les deux périodes *Anima mea in angustiis est, spiritus meus aestuat, cor meum fluctuat* et *Angustia animi possidet me, angustia animi adfligit me* sont encore reliées par trois mots : *angustia*, *animi* et *me* (qui fait écho au possessif de première personne). La troisième phrase (*Circumdatus sum enim malis... oppressus angustiis*) garde encore l'écho d'*angustia* et surtout de la première personne.

En d'autres cas, le lien entre deux périodes n'est pas marqué lexicalement ou grammaticalement, mais simplement suggéré par le contenu sémantique : ainsi, en II, 49, *Fluuius exundans cito colligit lutum, ultra modum flatus maris periculum parit, imbrium nimietas periculum suscitat* se comprend facilement comme le développement de l'idée précédente : *Multiloquia non effugiunt culpam, multiloquium non declinat peccatum* ; Isidore suggère ainsi que « le bavardage » est une forme d'excès.

De fait, la structure synonymique peut suggérer des rapprochements non explicités. Elle peut même, véritablement, imposer un sens. Par exemple, en II, 75, il est clair que les deux propositions : *melius est mortem pati quam perniciosa iussa conplere, melius est ab homine iugulari quam damnari aeterno iudicio* sont parallèles. Les deux phrases ont une structure identique : *melius est... quam*, les deux termes de la comparaison étant des grou-

(...) sont étrangères à la mentalité isidorienne » (p. 92), mais le *delectare* n'en est pas absent.

75. *Autem* ou *uero*, mais aussi *etiam*, *quoque* ou *enim* réduits au rôle de simple copule (sur le sémantisme de ces particules, voir J. Elfassi, *La langue des* Synonyma *d'Isidore de Séville*, dans *ALMA*, 62, 2004, p. 90-92).

76. J. Mª. Casas Homs, *Interpretación filológica de los* Synonyma *de San Isidoro*, dans *Actas del Primer Congreso Español de Estudios Clásicos*, Madrid, 1958, p. 518-523, juge ainsi que l'œuvre « manque d'unité de développement » (p. 520).

77. *The Jeweled Style* (*op. cit.*). Les citations sont extraites, respectivement, des p. 12, 61 et 56.

pes verbaux dont le noyau est un infinitif. En outre, *ab homine iugulari* exprime la même idée que *mortem pati*. Cependant, *perniciosa iussa conplere* n'est pas synonyme de *damnari aeterno iudicio*. Mais le fait que ces deux expressions soient mises en parallèle induit une sorte d'équivalence sémantique « accomplir des ordres pernicieux » = « être condamné par le jugement éternel » : on passe sans transition de la cause à l'effet.

Autre exemple, en I, 50 : *spiritus qui ad peccandum succendit, peccantem saepe subito rapit ; qui uiuentes inflammat, morientes subito deuorat ; qui inflectit ad uitia, pertrahit subito ad tormenta*. Ces trois phrases ont un sens assez proche : souvent le pécheur est brusquement emporté vers la mort et le châtiment éternel. Les groupes *ad peccandum succendit*, *inflammat* et *inflectit ad uitia* ont presque la même signification (l'incitation au péché), tout comme *subito rapit*, *subito deuorat* et *pertrahit subito* (le parallélisme étant de plus souligné par la répétition de *subito*). À l'intérieur des deux premiers membres, *ad peccandum* fait écho à *peccantem* (verbe identique), et *uiuentes* à *morientes* (antithèse et forme grammaticale semblable). De plus, *succendit* rime avec *rapit* et *inflammat* avec *deuorat*. Dans le troisième membre, *inflectit* semble aussi former une paire sémantique et formelle avec *pertrahit* (même terminaison et même construction avec *ad*). Le lecteur est donc amené à établir un rapprochement entre *uitia* et *tormenta*, qui de surcroît riment entre eux.

On voit le parti qu'Isidore a su tirer du style synonymique. La structure synonymique n'est pas seulement un élément décoratif ou un jeu rhétorique gratuit. Elle peut aussi créer des effets de sens et enrichir le contenu du texte. D'un exercice scolaire, Isidore a fait un ouvrage de spiritualité. Que l'auteur y fasse preuve de virtuosité est indéniable, mais cette virtuosité est au service d'un projet moral et pédagogique. La recherche encore très classique d'un équilibre entre variété et mesure, une écriture répétitive qui privilégie la synonymie, l'anaphore et l'homéotéleute, des rapprochements sémantiques destinés à frapper le lecteur, la simplicité même de la langue [78] : ces traits, qui caractérisent le style des *Synonyma*, révèlent la finalité pragmatique de ce texte. Toutefois, la force de cette œuvre, sa beauté, vient de ce qu'Isidore n'a pas sacrifié la rhétorique à son dessein didactique : bien au contraire, il a mis les moyens de la rhétorique antique au service de la morale chrétienne.

78. Sur la simplicité de la langue des *Synonyma*, voir J. Elfassi, *La langue...* (art. cité), p. 92 et 94.